

PATRICK NICOL

VOX POPULI

roman



LE QUARTANIER

En se réveillant, Marc se souvient avoir rêvé. Dans son rêve, une demi-douzaine de personnes lui parlaient toutes en même temps de choses différentes et d'inégale importance. Il ne s'agissait pas exactement d'amis, de collègues ou de parents, mais plutôt de personnages génériques ayant pu appartenir à l'une ou l'autre de ces catégories. Sans visage, ils étaient tous dotés d'une bouche fonctionnelle. Le rêve n'avait pas eu l'intensité des cauchemars. Il avait été irritant, au pire, mais surtout ennuyant, un peu comme le serait un mauvais film de famille, tourné chez des inconnus, qu'on regarderait sans curiosité.

Le terme « rêve » apparaît tout à coup à Marc étrangement inadéquat. Ou alors c'est le rêve lui-même, ce mauvais récit mal orchestré, qui n'est pas à la hauteur du mot censé le désigner. L'expression « j'ai fait un rêve » semble particulièrement pompeuse ou grandiloquente pour évoquer l'expérience banale que Marc vient de vivre. D'ailleurs, rêve-t-il jamais vraiment? Son cinéma nocturne ne tient ni de l'évasion ni de l'invention. Une purge, plutôt,

la vidange d'un esprit encombré. Mais sans doute en est-il ainsi pour tout le monde.

Le radio-réveil diffuse un état de la circulation à Montréal, ce qui est de peu d'intérêt pour Marc puisqu'il ne compte pas s'y rendre aujourd'hui. Puis viennent les prévisions météo. « Alternance soleil/nuages », dit la fille. C'est, pense Marc, une variante intéressante des « ensoleillé avec passages nuageux » et « nuageux avec éclaircies » auxquels il est habitué. Cette nouvelle catégorie se situe sans doute quelque part entre les deux autres. À moins qu'elle ne les ait remplacées? Marc n'a pas fini de soupeser la question qu'il est mis au courant du temps prévu dans les provinces du Centre et de l'Ouest, informations inutiles, encore là, puisque Marc prévoit passer la journée dans cette partie-ci du pays et à l'intérieur, de surcroît; informations ennuyantes, aussi, parce qu'on n'annonce partout que normales saisonnières et diverses combinaisons de soleil et de nuages. Et puis, si jamais il décidait de se rendre dans les Prairies, voire d'atteindre les Rocheuses, la météo aurait le temps de changer avant qu'il ne soit arrivé.

Marc appuie sur le bouton qui fera taire la radio pendant une dizaine de minutes. Il ne risque pas de se rendre dormir, mais pourra à loisir contempler la journée qui s'annonce. Il pourrait acheter des fleurs. Cette idée lui vient, et la perspective de cette audace lui fait tellement plaisir qu'il envisage de sauter hors du lit.

La radio reprend. Le premier ministre du Canada se prépare à recevoir de Chine deux pandas, symbolisant les

liens d'amitié unissant les deux pays. Il ira les accueillir à l'aéroport de Toronto « avec tous les égards dus à des chefs d'État ». Marc se demande si cela inclut le tapis rouge, la poignée de main et l'inspection des troupes. Il rit. Puis il se dit que ce doit être un drôle de métier, premier ministre, et que lui-même n'a probablement pas les capacités pour accomplir une telle variété de tâches, sollicitant des talents aussi divers. Puis il lui apparaît que la question ne se pose pas, que personne n'a songé à lui pour le poste, pas même ministre, pas même député. D'ailleurs, Marc s'intéresse peu à la politique partisane. Il aurait été curieux, tout de même, de rencontrer des pandas. « Faire leur connaissance. »

Marc déjeune : pain de blé, flocons d'avoine dans du lait, et un café, bien sûr, celui qu'on appelle le café du matin et dont on n'attend rien que la poussée finale nous convainquant de sortir, de prendre la route, de quitter son quartier pour un autre et d'y faire son travail. La radio d'auto s'allume dès que Marc tourne la clé. On y parle encore de météo et de circulation automobile en des endroits que Marc ne fréquente pas et qu'il serait, en outre, bien embêté de situer sur une carte. Cette répétition le frappe. Combien de fois par jour doit-il recevoir ces informations, combien de temps, quelle part de capital mental doit-il dépenser pour traiter des informations qui ne le concernent nullement? Viennent ensuite les nouvelles du sport et Marc se demande pourquoi on lui donne les résultats des Mondiaux de patinage de vitesse, pourquoi on lui parle de golf et de course automobile alors

qu'une fois livrés les résultats du hockey, que d'ailleurs il connaissait déjà, Marc a cessé d'écouter. Sans doute y a-t-il en ce moment même, dans une autre voiture, peut-être pas très loin de la sienne, une femme ou un homme intéressé par les résultats des compétitions de plongeon qui se tiennent ces jours-ci à Dubaï, une personne somme toute normale qui a enduré sans rechigner le compte-rendu des matchs de hockey. Peut-être, en effet. Marc se demande à quoi ressemblerait cette personne. Il regarde dans les voitures autour de lui et bientôt oublie ce qu'il cherchait.

Le présentateur de nouvelles revient avec cette histoire de pandas et reprend l'expression « traitement réservé aux chefs d'État ». Marc n'est pas certain d'avoir déjà vu un panda « en personne ». L'animal lui paraît familier, mais, à bien y penser, à bien éplucher ses souvenirs de zoo et de vacances familiales, il ne trouve aucun panda. Étrange comme peut nous sembler connue une chose que l'on n'a jamais vue. Un koala, par exemple, ou une arme à feu. Marc réalise que, des milliers de revolvers qu'il a vus dans sa vie, aucun n'était effectivement dans la même pièce que lui. Toute arme, tout fusil, n'a été vu qu'à la télé ou au cinéma. Il en va de même de la plupart des femmes nues, bien sûr, et de la muraille de Chine, mais ce n'est pas la même chose. Marc n'a jamais vu d'arme à feu, sauf, à la réflexion, à la ceinture des policiers.

L'autre nouvelle importante est l'arrivée dans la capitale fédérale, aujourd'hui même, de marcheurs autochtones. Le journaliste affirme qu'ils ont parcouru plus de

mille cinq cents kilomètres à pied depuis leur village d'origine, une localité au nom imprononçable du nord du pays. Marc ne comprend pas très bien. D'après le reportage, ils étaient six au départ et seront plus de trois cents à l'arrivée, comment ça se fait? Se sont-ils reproduits en chemin? Personne n'est là pour rire de la plaisanterie que Marc n'a pas prononcée à voix haute.

Marc essaie de répéter le nom du village autochtone entendu quelques secondes plus tôt, mais il est incapable d'aligner cette succession de sons exotiques. Cherchant ensuite à le situer, il ne rencontre que le blanc infini qui, dans ses cartes mentales, surplombe l'Abitibi et le Lac-Saint-Jean. Mille cinq cents kilomètres... Jusqu'où le mènerait une marche de cette distance? Vers l'est, jusqu'à l'océan, peut-être; peut-être, dans l'autre direction, jusqu'à Toronto (il se trompe, mille cinq cents kilomètres vers l'ouest le mèneraient à la hauteur de Pringle, en Ontario, sur le bord du lac Supérieur). Est-ce que mille cinq cents kilomètres, parcourus en ligne droite vers le sud, suffiraient à le débarrasser de l'hiver? Ce serait dommage; le printemps commence à peine.

Le trafic n'avance pas. Marc devrait partir plus tôt le matin. Souvent, il se le dit. Devancer son départ d'une demi-heure, voire de quinze minutes, lui permettrait d'éviter toutes ces voitures qui, à huit heures pile, engorgent le pont. Les cours commencent à 8 h 30, la plupart des bureaux ouvrent à la même heure et tout le monde, employés comme étudiants, préfère arriver juste à temps, plutôt que de rouler rondement, arriver